

## « LES COUPABLES, C'EST NOUS » : SYMBOLES ET INDICES POUR UNE ÉTUDE DU ROMAN HISTORIQUE

Jenny Ponzio

BSN Press | « A contrario »

2014/1 n° 20 | pages 129 à 142

ISSN 1660-7880

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<http://www.cairn.info/revue-a-contrario-2014-1-page-129.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
Jenny Ponzio, « « Les coupables, c'est nous » : symboles et indices pour une étude du roman historique », *A contrario* 2014/1 (n° 20), p. 129-142.  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour BSN Press.

© BSN Press. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# « *Les coupables, c'est nous* » : symboles et indices pour une étude du roman historique

JENNY PONZO

129

Comment la culture italienne conçoit-elle et applique-t-elle le concept d'indice, et quelle peut être l'approche d'une recherche qui essaie d'en rendre compte ? Il s'agit d'une question très complexe avec de nombreuses réponses possibles. Dans le présent essai, je propose une approche sémiotique et je considère la représentation des indices dans le roman historique. Plus particulièrement, je me concentre sur les représentations de l'unité nationale italienne dans les romans historiques écrits au cours du XX<sup>e</sup> siècle, dont l'intrigue se passe pendant « Il Risorgimento ».

La réflexion sur l'indice sera mise en relation avec l'interprétation que les Italiens donnent de leur unité nationale.

## L'interprétation de l'histoire

Or, l'histoire est l'une des composantes fondamentales de l'identité nationale. Marc Bloch (1967 : X) écrit :

*« Chaque fois que nos strictes sociétés, en perpétuelle crise de croissance, se prennent à douter d'elles-mêmes, on les voit se demander si elles ont eu raison d'interroger leur passé ou si elles l'ont bien interrogé. [...] parmi les inquiétudes diffuses du temps présent, vous entendrez, presque inmanquablement, cette inquiétude mêler sa voix aux autres. »*

Cette tendance à expliquer le présent à travers du passé, qui, selon Bloch (1967 : 5), « a parfois dominé nos études jusqu'à l'hypnose », est liée au concept d'« origine », qui, à partir du christianisme, devient partie de la culture occidentale<sup>1</sup>. Bloch (1967 : 5-6) parle de « hantise des origines » et cite Ernest Renan, qui avait écrit : « Dans toutes les choses humaines, les origines, avant tout, sont dignes d'étude. » Renan (1882) avait affirmé :

<sup>1</sup> Sur le thème du mythe fondateur et de l'importance de l'histoire, voir aussi Perrot, Rist et Sabelli (1992), Sironneau (2000) et De Certeau (1975).

« Une nation est une âme, un principe spirituel. Deux choses qui, à vrai dire, n'en font qu'une, constituent cette âme [...]. L'une est dans le passé, l'autre dans le présent. L'une est la possession en commun d'un riche legs de souvenirs ; l'autre est le consentement actuel, le désir de vivre ensemble, la volonté de continuer à faire valoir l'héritage qu'on a reçu indivis [...]. La nation, comme l'individu, est l'aboutissant d'un long passé d'efforts, de sacrifices et de dévouements. Le culte des ancêtres est de tous le plus légitime ; les ancêtres nous ont faits ce que nous sommes. Un passé héroïque, des grands hommes, de la gloire (j'entends de la véritable), voilà le capital social sur lequel on assied une idée nationale. [...] Dans le passé, un héritage de gloire et de regrets à partager, dans l'avenir un même programme à réaliser ; avoir souffert, joui, espéré ensemble, voilà ce qui vaut mieux que des douanes communes et des frontières conformes aux idées stratégiques ; voilà ce que l'on comprend malgré les diversités de race et de langue. »

130

Bloch (1967 : 6-7) commente ainsi l'extension du concept d'origine, issu de la religion, à d'autres branches de la culture, comme l'histoire :

« Or, par une contagion sans doute inévitable, ces préoccupations qui, dans une certaine forme d'analyse religieuse, pouvaient avoir leur raison d'être, s'étendirent à d'autres champs de recherche, où leur légitimité était beaucoup plus contestable. Là aussi une histoire, centrée sur les naissances, fut mise au service de l'appréciation des valeurs. [...] le passé ne fut employé si activement à expliquer le présent que dans le dessein de mieux le justifier ou le condamner. En sorte qu'en bien des cas le démon des origines fut peut-être seulement un avatar de cet autre satanique ennemi de la véritable histoire : la manie du jugement. »

L'interprétation du passé se base donc très souvent sur un système de valeurs (ce que Greimas et Courtès (1986) appellent « idéologie »).

Le discours qui se crée autour du passé commun est, par conséquent, central pour définir les valeurs et les programmes ou schémas narratifs qui forment la culture d'un groupe national. Cependant, ce grand discours est à son tour composé d'unités discursives mineures, de courants interprétatifs qui caractérisent les différents milieux socioculturels à l'intérieur du groupe national. C'est dans ce conflit d'interprétations, autour de l'histoire et d'autres sujets, que se négocie l'identité nationale et que se forge le modèle implicite du contrat social qui tient la nation unie.

La tendance à lire l'histoire à la lumière d'un système de valeurs et avec le but caché de juger le présent aussi, est propre non seulement de l'historiographie, mais également du sens commun, de la mentalité collective. Elle peut se retrouver en littérature, et surtout dans le roman historique, qui devient ainsi un très bon terrain pour l'étude de l'identité nationale à partir de l'interprétation du passé, et aussi pour l'étude des styles interprétatifs qui caractérisent une culture. Dans le cas italien, on se concentre surtout sur les romans dont l'intrigue se passe dans la période historique du Risorgimento, origine de l'Italie comme état unifié.

Le roman historique est un genre très complexe, qui manifeste la tendance à s'unir avec d'autres genres<sup>2</sup>. Ainsi, parmi les romans du XX<sup>e</sup> siècle situés au Risorgimento, on trouve par exemple des romans historiques « classiques » sur le modèle de Manzoni, des romans historiques néoréalistes, des romans historiques « surréels », des romans historiques-fables, etc.

Dans cet horizon littéraire si varié, on peut remarquer deux façons de concevoir et d'appliquer le concept d'indice qui, dans un premier moment, semblent opposées, antinomiques.

### **La lecture logico-causale des indices**

La première façon est une lecture logico-causale des indices, elle est pratiquée en particulier dans un filon littéraire caractérisé par :

- la reconstruction du passé à partir de l'étude de sources historiques authentiques et citées, surtout de sources de premier degré comme les actes de procès ou les enquêtes ;
- la narration sous forme de fiction policière.

Ce sous-genre, qu'on peut appeler historique-policier, comporte un processus d'interprétation des indices à trois niveaux au moins :

1. L'auteur consulte des sources historiques où il trouve des indices. À partir de ces indices historiques, il construit son récit, par un processus qui dose en pourcentages variables imagination et vérité.

2. Le protagoniste du récit, souvent un investigateur, enquête sur un événement mystérieux.

3. L'enquête est proposée au lecteur, comme défi.  
L'enquête du lecteur se déroule sur plusieurs niveaux

<sup>2</sup> Pour le problème de la définition du genre, voir par exemple Ganeri (1999) et De Donato (1995).

textuels, elle ne coïncide qu'en partie avec celle de l'auteur et avec celle du protagoniste. Elle est guidée par des indices parsemés dans le texte.

132

Parmi les romans historiques situés au Risorgimento, ce type de narration est très bien représenté par *Il Birraio di Preston* d'Andrea Camilleri (1995), qui raconte par scènes juxtaposées une histoire avec des implications politiques culminant dans des faits criminels et avec la mort de trois personnages. Ce roman historique appartient bien sûr au genre policier, mais il est aussi influencé par deux autres traditions littéraires. La première est une tradition de romans historiques siciliens qui, à partir du vérisme, présentent une vision négative du Risorgimento comme défaite et abus<sup>3</sup>. La deuxième tradition est celle de l'enquête et du roman-enquête. Dans le domaine de la littérature située au Risorgimento, on peut citer *I Pugnatori* par Leonardo Sciascia (2007), qui reconstitue soigneusement l'histoire d'un délit, encore à caractère politique et situé en Sicile. La limite entre ce type de romans et l'historiographie est faible, parce que l'invention est réduite au minimum, en faveur des données et du détail historique. L'ancêtre de ce type de récit historique en Italie est probablement *La Storia della colonna infame* par Manzoni, qui se présente justement comme histoire et pas comme roman.

Cependant, bien que le modèle de Sciascia soit très important pour Camilleri, la ressemblance entre les deux œuvres est plutôt superficielle, au niveau de l'intrigue : un délit politique, l'enquête du policier, le cadre du Risorgimento sicilien. En effet, Sciascia s'est conformé strictement aux faits et il a adopté une écriture essentielle et rapide, tandis que l'écriture de Camilleri est polyphonique et agréablement dialectale et son intrigue est tissée avec beaucoup d'imagination, comme il l'explique dans la note à la fin du roman (Camilleri 1995 : 233-234) :

« *L'Inchiesta sulle condizioni sociali ed economiche della Sicilia (1875-1876) [...] si rivelò per me una vera miniera. Da domande, risposte, osservazioni, battute contenute tra le centinaia e centinaia di pagine sono nati il romanzo *La Stagione della caccia* e il saggio *La Bolla di componenda*.*

» *Questo nuovo romanzo allunga il debito. Nell'udienza del 24 dicembre 1875 viene ascoltato il giornalista Giovanni Mulé Bertolo per sapere qual è l'atteggiamento della popolazione di Caltanissetta e provincia nei riguardi della politica governativa. Il giornalista dice, a un certo momento, che*

*le cose sono mutate in meglio dal giorno dell'allontanamento del prefetto, il fiorentino Fortuzzi, che si era reso particolarmente invisibile alla popolazione [...].*

<sup>3</sup> Sur le roman historique sicilien qui représente le Risorgimento comme un échec, voir par ex. Ganeri (1999 : 65 et 84).

» Il carico da undici Fortuzzi ce lo mise il giorno in cui, dovendosi inaugurare il nuovo teatro di Caltanissetta, impose che l'opera da rappresentare fosse *Il Birraio* di Preston [...]. Ci riuscì, malgrado l'opposizione delle autorità locali e il bello è che non si è mai saputo il perché di questo suo intestarsi sul *Birraio*. Naturalmente durante la rappresentazione accaddero numerosi incidenti [...], i cantanti furono subissati da fischi.

» A un certo momento dovette accadere qualcosa di più serio, perché, dice sempre il giornalista, «entrarono in teatro militi a cavallo, truppa con le armi». Ma a questo punto i membri della commissione preferiscono glissare e passano ad altro argomento.

» La storia, sia pure così scarnamente accennata nella deposizione, mi pigliò e cominciai a travagliarci sopra. Ne è venuto fuori questo romanzo, che è tutto inventato, a parte, naturalmente, lo spunto iniziale. »<sup>4</sup>

133

La source historique, l'enquête, est donc utilisée comme source d'indices à partir desquels construire une histoire vraisemblable mais fortement fictionnelle.

### La lecture symbolique des indices

Cependant, les genres proches de l'enquête et du policier ne sont pas les seuls à proposer un processus d'interprétation à partir d'indices. Il existe des romans historiques parsemés de traces de sens plus ou moins évidentes. Parmi les marques et les indices textuels, le lecteur est invité à lire à un niveau plus profond, au-delà de l'historicité des faits narrés, au-delà de l'intrigue, pour reconstruire une précise vision du monde et de l'Histoire. Cette tendance est bien visible dans les œuvres avec une composante symbolique accentuée. C'est par exemple le cas de *Piazza d'Italia*

<sup>4</sup> « *L'inchiesta sulle condizioni sociali e economiche della Sicilia (1875-76) (Enquête sur les conditions sociales et économiques de la Sicile) [...] se révéla aussitôt pour moi une véritable mine d'or. Des questions, des réponses, des observations, des répliques contenues parmi les centaines et les centaines de pages sont nés le roman *La Stagione della caccia* et l'essai *La Bolla di componenda*. / Ce nouveau roman augmente ma dette. Lors de l'audience du 24 décembre 1874, on entend le journaliste Giovanni Mulè Bertolo pour savoir quelle est l'attitude de la population de Caltanissetta et de sa province*

à l'égard de la politique gouvernementale. Le journaliste dit, à un certain moment, que les choses se sont améliorées depuis le jour du déplacement du préfet, le Florentin Fortuzzi, qui s'était attiré l'hostilité particulière de la population [...] / Fortuzzi en fit vraiment trop le jour où, devant inaugurer le nouveau théâtre de Caltanissetta, il imposa que l'opéra à représenter soit *Le Brasseur de Preston* [...]. Il y réussit, malgré l'opposition des autorités locales et le plus beau, c'est qu'on n'a jamais su le pourquoi de son entêtement sur *Le Brasseur*. Naturellement, durant la représentation, survinrent de

nombreux incidents [...], les chanteurs furent submergés de sifflets.

À un certain moment quelque chose de plus sérieux dut se passer parce que, dit toujours le journaliste, «entrèrent dans le théâtre les miliciens à cheval, la troupe en armes ». Mais à ce point, les membres de la commission préférèrent glisser et passer à un autre sujet. L'histoire, quoique à peine évoquée dans la déposition, me frappa et je commençai à y travailler. Il en est sorti ce roman, qui est entièrement inventé, à part, naturellement, le point de départ. » (Camilleri 1999 : 224-225).

(Tabucchi 1975) dont les protagonistes sont les membres d'une famille du peuple d'un bourg toscan très commun. L'œuvre fut définie comme « roman » dans le sous-titre de la première édition, mais, dans la deuxième, l'auteur réussit à changer l'étiquette de « roman » en « fable », comme il le désirait dès le début. Il s'agit d'un changement significatif : la fable est un récit métaphorique, elle raconte des événements dont la vérité factuelle importe peu, car ce qui est important est la vérité de la morale qui se cache dessous. Dans le cas du roman-fable de Tabucchi, cette morale, que l'on peut déduire de plusieurs indices textuels, est justement une vision de l'Italie et des Italiens, de l'Homme et de l'Histoire, interprétée à la lumière des valeurs de l'égalité et de la liberté.

## 134

Dans l'exposition des deux façons d'entendre et d'utiliser le concept d'indice, logique et symbolique, j'ai cité les cas les plus évidents et extrêmes. Toutefois, on ne doit pas penser qu'il s'agit de deux réalités distinctes et inconciliables. Même les romans-enquête objectifs et factuels présentent une vision de l'histoire à travers des indices textuels. La conclusion de *IPugnatori* (Sciascia 2007 : 106) en est un exemple : face à une vérité pas complètement claire et à une injustice judiciaire et sociale,

« Francesco Crispi aveva detto “penso che il mistero continuerà e che giammai conosceremo le cose come realmente sono avvenute”.

» *Si preparava così a governare l'Italia.* »<sup>5</sup>

La phrase conclusive est brève, apparemment neutre, mais elle est un commentaire dense de sens. Elle semble rappeler l'épigraphie initiale du récit, un passage de Boiardo : « Principio sì giolivo ben conduce. »<sup>6</sup>

On peut aussi interpréter dans le sens d'une valeur emblématique et universelle la tendance commune à la plupart des romans historiques du XX<sup>e</sup> siècle situés au Risorgimento de présenter comme protagonistes des personnages historiques

<sup>5</sup> « Je pense que le mystère demeurera et que jamais nous ne connaîtrons les choses comme elles se sont vraiment passées. / C'est ainsi qu'il se préparait à gouverner l'Italie. » (Sciascia 1977 : 101)

<sup>6</sup> « Commencement si allègre mène à bon terme. » (Sciascia 1977 : 11)

mineurs, ou qui correspondent à des types historiques (l'aristocrate conservateur, l'intellectuel libéral, le paysan anarchique, etc.), mais qui sont des personnages inventés. Les histoires de ces personnages anonymes ou fictifs sont emblématiques, elles ont une portée plus ample que le simple compte rendu micro-historique. On le voit bien par exemple dans le roman *Le Armi l'amore* (Tadini 1963), qui raconte l'entreprise du

patriote Carlo Pisacane, personnage historique réel mais qui n'est jamais appelé par son nom dans le texte. Le roman ne veut pas être la narration d'une série d'événements disposés en ordre chronologique : le signifié est à chercher sur un plan plus profond, au niveau de la vision de l'Histoire.

### La lecture des indices selon Umberto Eco

À ce point, on peut se demander comment il est possible que deux attitudes mentales si différentes telles que le style interprétatif logique, strictement rationnel, au fond moderne et relativiste, et le style de l'interprétation symbolique-allégorique, d'ascendance au moins médiévale sinon mythologique, puissent coexister, et coexister aujourd'hui. Et nous pouvons également nous demander quelle est la relation profonde entre ces deux styles de pensée et la représentation de l'histoire dans la littérature contemporaine.

On peut trouver une réponse dans la pensée d'Umberto Eco, auteur du roman historique-policier plus célèbre de la littérature italienne : *Le Nom de la rose*. Dans l'*Apostille* à son roman, dans le paragraphe intitulé « La métaphysique policière » (Eco 1985 : 532-533), Eco observe :

*« Ce n'est pas un hasard si le livre débute comme un polar (et si, jusqu'à la fin, il dupe le lecteur naïf au point que celui-ci peut ne pas s'apercevoir qu'il s'agit d'un policier où l'on ne découvre rien et où le détective est tenu en échec). Je crois que les gens aiment les polars non parce qu'il y a des assassinats ni parce que l'on y célèbre le triomphe de l'ordre final (intellectuel, social, légal et moral) sur le désordre de la faute. Si le roman policier plaît, c'est qu'il représente une histoire de conjecture à l'état pur. Mais un diagnostic médical, une recherche scientifique, une interrogation métaphysique sont aussi des cas de conjecture. Au fond, la question de base de la philosophie (comme de la psychanalyse) est la même que celle du roman policier : à qui la faute ? Pour le savoir (pour croire le savoir) il faut présumer que tous les faits ont une logique, la logique que leur a imposé le coupable. Chaque histoire d'enquête et de conjecture nous raconte une chose auprès de laquelle nous habitons depuis toujours [...]. On comprend alors clairement pourquoi mon histoire de base (qui est l'assassin ?) se ramifie en tant d'autres histoires, toutes des histoires d'autres conjectures, toutes tournant autour de la conjecture en tant que telle. »*

Sûrement, avec *Le Nom de la Rose*, publié en 1980, Eco a influencé la littérature ultérieure, mais certains éléments reviennent dans la littérature du XX<sup>e</sup> siècle et sont antérieurs à son œuvre. On peut donc dire qu'Eco exprime la sensibilité de son



époque, ou au moins d'un courant de pensée qui se développe au cours du XX<sup>e</sup> siècle. Par exemple, la figure du « détective tenu en échec » est aussi présente dans *I Pugnatori*, publié en 1976, et dans *Il Birraio di Preston*, publié en 1995.

D'après Eco, on peut ramener le raisonnement logico-inductif du détective et la spéculation métaphysique que chacun conduit dans son esprit au style de pensée de la conjecture, vue comme recherche du « coupable », de la cause ultime qui détermine la logique de ses effets. Et ce serait exactement cette reproduction de la pensée conjecturale qui attire les lecteurs vers les romans policiers, parce qu'au fond elle nous dit quelque chose de nous-mêmes. C'est pourquoi Eco conclut son *Apostille* en disant : « Morale : [...] une véritable enquête policière doit prouver que les coupables, c'est nous. » (Eco 1985 : 544)

Eco développe la réconciliation des deux styles de pensée opposés dans *Interprétation et surinterprétation* (Eco 1996 : 23), où il ouvre un ample excursus sur l'histoire de la pensée occidentale en annonçant :

« Que l'on me permette donc, dans l'immédiat, d'entreprendre un voyage archéologique qui, à première vue, devrait nous conduire très loin des théories contemporaines de l'interprétation textuelle. À la fin, vous vous apercevrez au contraire que la majeure partie de la pensée dite « postmoderne » donne l'impression d'être particulièrement préantique. »

En effet, Eco identifie deux attitudes interprétatives différentes. La première vient du rationalisme grec, de Platon et Aristote, reprise et reformulée par les Latins et à la base du rationalisme occidental, qui se fonde sur la connaissance des causes, sur le *modus ponens*. Eco (1996 : 24-25) écrit :

« ... la notion latine de *modus* était plutôt importante, sinon pour déterminer la différence entre le rationalisme et l'irrationalisme, du moins pour distinguer deux attitudes interprétatives fondamentales, ou encore deux manières de déchiffrer un texte en tant que monde aussi bien que le monde en tant que texte. Pour le rationalisme grec, de Platon à Aristote et consort, connaître signifiait saisir la cause. Donner une définition de Dieu, sous ce rapport, cela voulait donc dire définir une cause ne pouvant admettre elle-même aucune autre cause. Pour être capable de donner une définition causale du monde, on doit nécessairement avoir recours à l'idée d'une chaîne unilinéaire : pour qu'un mouvement se dirige de A en B, il faut qu'aucune force capable de le faire aller de B en A n'existe sur terre. Pour que l'on soit à même

*de justifier le caractère unilinéaire de la chaîne causale, il est tout d'abord nécessaire d'admettre un certain nombre de principes : le principe d'identité [...], le principe de non-contradiction [...] et le principe du tiers exclu [...]. Le modèle typique de pensée du rationalisme occidental, le modus ponens : "si p alors q : or p : donc q" a été dérivé de ces principes, qui en sont la condition. »*

La deuxième attitude interprétative vient d'un autre courant de la pensée ancienne, qui a été synthétisé au cours du II<sup>e</sup> siècle dans le *Corpus Hermeticum*. La pensée hermétique implique une dimension syncrétique, pour laquelle « Un grand nombre de choses peuvent être vraies en même temps, même si elles se contredisent. Mais si les livres disent la vérité, y compris s'ils se contredisent mutuellement, c'est que ce qui leur appartient en propre, chaque mot, est une allusion, une allégorie. » (Eco 1996 : 27). Une caractéristique de l'attitude hermétique est l'attention pour les symboles, pour les « liens secrets » (Eco 1996 : 29) qui unissent les dimensions mondaines et ultra-mondaines. Cette attitude conduit à une interprétation infinie, à « une dérive ou à un glissement sans fin de la signification » (Eco 1996 : 29). Elle comporte la prédilection pour le langage ambigu et multivalent, riche en symboles et métaphores, vu comme le plus adéquat pour « nommer l'un, qui accueille en lui la coïncidence des opposés. Mais là où la coïncidence des opposés triomphe, le principe d'identité s'effondre. *Tout se tient* » (Eco 1996 : 29).

Le glissement continu du sens, la dérive interprétative, peuvent conduire à l'exaltation du secret (le « syndrome du secret »), tellement insondable qu'il en devient vide. La surinterprétation est exactement cette multiplication démesurée et finalement anéantissante de l'interprétation. Le syndrome du secret, de la recherche obsessionnelle de signes et signifiés cachés comporte aussi le syndrome de la pensée du suspect, qui porte à une surestimation des indices. Eco (1996 : 44) écrit :

*« Le soupçon, en lui-même, n'est pas pathologique : le détective aussi bien que l'homme de science soupçonnent par principe que certains éléments, évidents sans être apparemment importants, peuvent être le témoignage de quelque chose d'autre qui n'est pas évident – et sur cette base, ils élaborent une nouvelle hypothèse qu'il leur faudra tester. Mais ce qui est ainsi donné n'est considéré comme le signe d'autre chose que sous trois conditions : qu'il ne puisse recevoir une explication plus économique ; qu'il renvoie à une seule cause (ou à une classe limitée de causes possibles) et non à un nombre indéterminé de causes dissemblables : et qu'il s'accorde avec ce qui est donné par ailleurs. »*

En présentant le développement et les déclinaisons historiques de ces deux modes interprétatifs, Eco (1996 : 31) affirme :

« [...] L'histoire nous a montré aujourd'hui qu'il était impossible de séparer le courant hermétique du courant scientifique, ou Paracelse de Galilée. La connaissance hermétique a influencé Francis Bacon, Copernic, Kepler, Newton, et la science quantitative moderne est née, inter alia, à la faveur d'un dialogue avec la connaissance qualitative de l'hermétisme. En dernière analyse, le modèle hermétique suggérait que l'ordre de l'univers décrit par le rationalisme grec pouvait être renversé et qu'il était possible de découvrir, au sein de l'univers, de nouvelles liaisons et de nouvelles relations, telles qu'il fût permis à l'homme d'agir sur la nature et d'en modifier le cours. Mais cette influence fait corps avec la conviction que le monde ne doit pas être décrit dans les termes d'une logique qualitative, mais d'une logique quantitative. Ainsi le modèle hermétique a-t-il paradoxalement contribué à la naissance de son nouvel ennemi : le rationalisme scientifique moderne. Le nouvel irrationalisme hermétique oscille alors entre les mystiques et les alchimistes, d'un côté, et, de l'autre les poètes et les philosophes, de Goethe à Gérard de Nerval et Yeats, de Schelling à Franz von Baader, de Heidegger à Jung. Et dans de nombreux concepts de la critique postmoderne, il n'est pas difficile de reconnaître l'idée du glissement continu de la signification. L'idée, exprimée par Paul Valéry, pour qui il n'y a pas de vrai sens d'un texte, est une idée hermétique. »

La pensée d'Eco unit donc les deux attitudes interprétatives<sup>7</sup>. De plus, il présente le roman comme machine pour générer les interprétations, un entrelacement d'histoires et de conjectures sur plusieurs niveaux. Cette théorie peut constituer une réponse à notre question, parce qu'elle explique l'existence de ces deux modes de pensée dans le roman contemporain. Et si vraiment cette dichotomie, peut-être non complètement conciliée, fait partie de la pensée profonde, de la vision du monde de notre culture, c'est bien sûr très logique de la trouver en particulier dans le roman historique. Dans le vrai roman historique, écrit Eco dans son *Apostille* (Eco 1985 : 542) :

<sup>7</sup> Greimas (1983 : 110-111, 115-133) aussi distingue une attitude « hermético-herméneutique » et une attitude « scientifique » comme types de manipulation discursive, et il les met en relation avec les processus cognitifs du savoir et du croire qui appartiennent au même univers cognitif.

« Les agissements des personnages servent à faire mieux comprendre l'histoire, ce qui s'est passé. Et bien qu'ils soient inventés, ils en disent plus, et avec une clarté sans pareille, sur l'Italie de l'époque, que les livres d'histoire consacrés. »

Tous les romans historiques sont donc à lire avec une clé « symbolique », au moins dans certaines

limites, parce que les faits racontés expriment une vérité qui les transcendent. Mais seulement dans certains types de roman, par exemple ceux qui suivent le modèle de Manzoni, cette vérité est explicitée plus ou moins directement. Par contre, dans la plupart des cas, c'est le lecteur qui, guidé par le texte, doit faire des conjectures sur ce signifié profond. Dans les romans policiers-historiques ce processus se croise avec l'enquête logico-indiciaire de l'histoire racontée, et cela donne au texte encore de nouvelles facettes de sens.

### **La recherche d'indices dans les textes littéraires**

Une étude des interprétations littéraires de l'unité nationale italienne est une recherche d'indices, de traces de sens qu'on peut rechercher patiemment aux différents niveaux textuels, pour recomposer le tableau de la vision de l'histoire cachée. Une méthode valide pour une telle étude est offerte par la sémiotique. Mais la sémiotique aussi, dont Eco est l'un des pères, se situe au carrefour qu'il a cartographié entre l'ancien et le moderne, entre le symbolisme hermétique et médiéval (comme le démontre par exemple la centralité du concept de signe) et la tradition du rationalisme (on peut penser à l'influence de Platon et d'Aristote).

D'une part, la recherche et l'évaluation des indices peuvent se dérouler systématiquement aux différents niveaux textuels, selon des paramètres d'analyse précis et vérifiables. Mais d'autre part, il est inévitable de trouver des signes des textes littéraires dont on ne peut pas nier la composante symbolique. C'est dans ces cas que l'on comprend la fragilité de la frontière entre une méthode rationnelle et la tendance du symbolisme qu'Eco définit comme « hermétique ». Nous sommes appelés à donner une interprétation des symboles, mais souvent le roman du XX<sup>e</sup> siècle ne nous donne pas de points d'appui qui nous aident à définir les limites de la recherche du sens secret ; au contraire, souvent elle nous invite délibérément à tomber dans l'abîme sans fond de la dérive des interprétations.

Mais si ce qui nous freine dans la chute herméneutique est le risque du non-sens ou de l'exagération du sens, à savoir la surinterprétation, il est vrai aussi que l'on ne peut pas ignorer le risque d'une lecture seulement logico-causale des indices plus évidents dans le texte. Dans ce cas on appliquerait un raisonnement purement inductif, qui d'une composante ou d'une proposition particulière passe à une classe ou à une proposition plus générale. Greimas et Courtés (1986 : 187) nous avertissent :

*« [...] la démarche inductive ne semble pouvoir s'utiliser que pour des opérations localisées, et ses résultats doivent être inscrits dans un cadre déductif, d'une plus grande généralité. »*

La solution, ancienne mais toujours actuelle, est alors d'appliquer un cercle herméneutique, en faisant toujours dialoguer les indices, signes et symboles que nous trouvons aux différents niveaux du texte. Le cercle herméneutique consiste en l'interprétation des parties à la lumière du tout et du tout à la lumière des parties. En effet, comme l'explique le sémioticien Volli (2006 : 131-138), l'interprétation d'un texte dépend d'une hypothèse de sens générale, qui pour être confirmée a besoin d'une constante recherche d'indices textuels.

140

On doit donc tenir compte qu'il existe plusieurs styles interprétatifs, et l'un des éléments qui les caractérisent est le niveau textuel auquel le lecteur décide d'aller chercher ses indices de sens, de transformer des éléments textuels en des signes qui portent une signification précise. Par exemple, ceux qui appliquent un principe littéraliste, cherchent des indices de sens surtout au niveau superficiel du texte, au niveau de la manifestation textuelle, et cela les conduit à donner beaucoup d'importance aux détails, au simple mot comme à la conjugaison d'un verbe ou à l'usage d'une proposition particulière et pas une autre. Au contraire, ceux qui préfèrent une interprétation symbolique concentrent leur attention sur un niveau profond du texte.

Alors, même si, comme la sémiotique l'enseigne, il est vrai aussi que les textes donnent souvent des indications, des indices qui guident et influencent le style interprétatif du lecteur, c'est sans doute le lecteur qui décide quels sont les indices qu'il considère pertinents pour son interprétation. On revient ainsi au discours d'Eco : c'est nous qui imposons une logique aux textes et au monde qui nous entoure. Les coupables c'est nous.

Pour synthétiser, on a vu que le roman historique dont l'intrigue se passe dans la période de l'unification nationale peut être un bon terrain pour l'étude des interprétations que les Italiens donnent d'eux-mêmes en tant que peuple et pour reconstruire le discours de l'identité nationale. La fonction de s'insérer dans un discours culturel plus vaste et d'y contribuer appartient à la littérature en général, mais dans le cas du discours de la nation sur elle-même, cette fonction est encore plus développée dans le roman historique pour deux raisons :

1. L'histoire est l'un des éléments fondamentaux de l'identité nationale.
2. La représentation du passé se sert d'un système de valeurs, dont la reconstruction nous permet de percevoir les bases des subcultures, ou des idéologies, qui composent la culture nationale.

Dans ce contexte, l'étude des modalités de concevoir et d'interpréter les indices peut contribuer à comprendre, à un niveau profond, la façon de penser d'un groupe culturel.

Dans les sous-genres des romans historiques situés au Risorgimento et écrits au cours du XX<sup>e</sup> siècle, on peut reconnaître deux façons de lire les indices : logico-causale et symbolique-hermétique. On a vu comment Eco explique la coexistence de ces deux modes de lecture des indices en remontant aux traditions anciennes. On s'est posé la question de quelle approche devrait adopter une recherche qui se configure comme interprétation de l'interprétation, comme métalecture. Puisque l'on parle d'une recherche qui a comme base la littérature, il est clair que son centre sera le texte. Alors, le chercheur doit travailler sur tous les niveaux textuels et il ne doit pas oublier que l'interprétation est une coopération, un parcours que quelqu'un a préparé pour lui en le parsemant d'indices.

## Références

ANDERSON Benedict (1991), *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, London/New York, Verso.

BLOCH Marc (1967), *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris, Armand Colin.

CAMILLERI Andrea (2001), *Il Birraio di Preston*, Palermo, Sellerio, 1<sup>ère</sup> édition 1995, trad. franç. *L'Opéra de Vigata, Paris, Métailié (1999)*.

DE CERTEAU Michel (1975), *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard.

DE DONATO Gigliola (1999), *Gli Archivi del silenzio: la tradizione del romanzo storico italiano*, Fasano, Schena.

ECO Umberto (1985), *Le Nom de la Rose*, éd. revue et augm. d'une apostille, Paris, Grasset, 1<sup>ère</sup> édition 1980.

ECO Umberto et al. (1996), *Interprétation et surinterprétation*, Paris, Presses Universitaires de France, 1<sup>ère</sup> édition 1992.

GANERI Margherita (1999), *Il Romanzo storico in Italia: il dibattito critico dalle origini al postmoderno*, Lecce, Piero Manni.

GREIMAS Algirdas Julien (1983), *Du sens II : essais sémiotiques*, Paris, Seuil.

GREIMAS Algirdas Julien et COURTÈS Joseph (1986), *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Classique Hachette.

MANZONI Alessandro (1993), *L'Histoire de la colonne infâme*, préf. Leonardo Sciascia, Toulouse, Ombres.

PERROT Marie-Dominique, RIST Gilbert et SABELLI Fabrizio (1992), *La Mythologie programmée : l'économie des croyances dans la société moderne*, Paris, Presses Universitaires de France.

RENAN, Ernest (1882), *Qu'est-ce qu'une nation?*, en ligne : <http://archiv.es.vigile.net/04-1/renan.pdf>.

SCIASCIA Leonardo (2007), *I Pugnatori*, Milano, Adelphi, 1<sup>ère</sup> édition 1976, trad. franç. *Les Poignardeurs suivi de La Disparition de Majorana*, Paris, Les Lettres Nouvelles (1977).

SIRONNEAU Jean-Pierre (2000) *Métamorphoses du mythe et de la croyance*, Paris, L'Harmattan.

TABUCCHI Antonio (1993), *Piazza d'Italia : favola popolare in tre tempi, un epilogo e un'appendice*, Milano, Feltrinelli, 1<sup>ère</sup> édition 1975.

TADINI Emilio (1963), *Le Armi, l'amore*, Milano, Rizzoli.

VOLLI Ugo (2006), *Manuale di semiotica*, Bari, Laterza.